

misérables illusions pour ne pas craindre d'applaudir aux doctrines d'apostasie des impies, et de conspirer avec eux la perte de l'Italie.

Mais vous n'ignorez pas, Vénérables Frères, que les principaux auteurs de cette détestable machination ont pour but de pousser les peuples, agités par tout vent de perverses doctrines, au bouleversement de tout ordre dans les choses humaines, et de les livrer aux criminels systèmes du nouveau Socialisme et du Communisme. Or, ces hommes savent et voient, par la longue expérience de beaucoup de siècles, qu'ils ne doivent espérer aucun assentiment de l'Eglise catholique, qui, dans la garde du dépôt de la Révélation divine, ne souffre jamais qu'il soit rien tranché aux vérités proposées de la Foi ni qu'il y soit rien ajouté. Ainsi ont-ils formé le dessein d'attirer les peuples italiens aux opinions et aux contentions des protestants, dans lesquels, répètent-ils sans cesse afin de les séduire, on ne doit voir autre chose qu'une forme différente de la même vraie religion chrétienne, où l'on peut plaire à Dieu aussi bien que dans l'Eglise catholique. En attendant, ils savent très-bien que rien ne peut-être plus utile à leur cause impie que le premier principe des opinions protestantes, le principe de la libre interprétation des saintes Ecritures, par le jugement particulier de chacun. Ils ont la confiance qu'il leur deviendra plus facile, après avoir abusé d'abord de l'interprétation en mauvais sens des Lettres sacrées pour répandre leurs erreurs, comme au nom de Dieu, de pousser ensuite les hommes, enflés de l'orgueilleuse licence de juger des choses divines, à révoquer en doute même les principes communs du juste et de l'honnête.

Puisse l'Italie, Vénérables Frères, puisse l'Italie, où les autres nations ont continué de puiser les eaux pures de la sainte doctrine, parce que le Siège apostolique n'est établi à Rome, ne pas devenir pour elles désormais une pierre d'achoppement et de scandale ! puisse cette portion chérie de la vigne du Seigneur ne pas être livrée en proie aux bêtes ! puissent les peuples italiens, ayant bu la démente à la coupe empoisonnée de Babylone, ne jamais prendre des armes parricides contre l'Eglise-Mère ! Quant à nous et quant à vous, que Dieu, dans son jugement secret, a réservés pour ces temps de si grand danger, gardons-nous de craindre les ruses et les attaques de ces hommes qui conspirent contre la foi de l'Italie, comme si nous avions à les vaincre par nos propres forces, lorsque le Christ est notre conseil et notre force, le Christ, sans qui nous ne pouvons rien, mais par qui nous pouvons tout. Agissez donc, Vénérables Frères, veillez avec plus d'attention encore sur le troupeau qui vous est confié, et faites tous vos efforts pour le défendre des embûches et des attaques des loups ravisseurs. Communiquez-vous mutuellement vos dessein, continuez, comme vous avez déjà commencé, d'avoir des réunions entre vous, afin qu'après avoir déconcerté, par une commune investigation, l'origine de nos maux, et, selon la diversité des lieux, les sources principales des dangers, vous puissiez y trouver, sous l'autorité et la conduite du Saint-Siège, les remèdes les plus prompts, et qu'ainsi, d'un accord unanime avec nous, vous appliquiez, avec l'aide de Dieu et avec toute la vigueur du zèle pastoral, vos soins et vos travaux à rendre vains tous les efforts, tous les artifices, toutes les embûches et toutes les machinations des ennemis de l'Eglise. (A continuer.)

## La Californie.

Suite et fin.

En 1745, on comptait dans la Vieille-Californie 25,000 Indiens convertis et seize missions, ayant chacune plusieurs chapelles. Ces populations étaient heureuses et devaient aux Pères la connaissance de l'agriculture et d'une foule d'arts utiles. Mais ces résultats précieux pour la religion et l'humanité ont été effacés par les méfaits que le même Ordre opéra à Panama, et M. Crémieux Joy n'a pu consacrer que quelques lignes aux réductions de la Californie, tout était grand fleuve de ses richesses, tant étaient nombreuses les matières qu'il avait accumulées pour sa belle histoire des Jésuites, Robertson accuse la Société de Jésus d'avoir donné une fausse idée de la Californie, d'avoir dépeint notre mesure sa stérilité, afin d'y conserver une autorité absolue sur les Indiens. Mais Robertson voulait plaire à Voltaire ; le ministre des cultes, le prélat de la foi chrétienne, ambitionnait les louanges de l'ennemi le plus ardent du christianisme, et sa rigidité puritaine ne lui permettait pas de faire sa cour à une Mine. De défaut pour arriver jusqu'à philosophie. Voici ce que la célèbre intrigante écrivait à Voltaire de la part de Robertson ; "M. voudrait vous faire hommage de ses ouvrages ; je me suis chargée de vous en demander la permission. Son respect et sa vénération pour vous sont extrêmes." M. de Humboldt, protestant aussi, mais qui a par lui-même, rend un éclatant hommage aux Jésuites et les justifie de l'accusation portée par l'historien de l'Amérique : "Les établissements des Pères, dit le savant Prussien, firent reconnaître la grande aridité de la Californie et l'extrême difficulté de la cultiver." Nous-mêmes, nous avons tiré la plupart de ces faits d'un auteur protestant, M. Farquhar, qui, racontant ses impressions de voyage en Californie, ne craint pas de consacrer douze chapitres à décrire les belles missions de ce pays. Elles devaient avoir le sort de toutes les œuvres des descendants de saint Ignace. En 1767, arriva au Mexique l'ordre de Charles III, par lequel les jésuites espagnols de toutes les parties du monde devaient être saisis le même jour et embarqués pour l'Italie. Les Pères n'opposèrent pas de résistance aux soldats qui venaient les gratter. Au lieu de se prévaloir de leur puissance sur les Indiens pour conserver la liberté, ils recommandaient la religion aux bons sauvages et quittaient la terre qu'ils ont arrosée de leurs sueurs et de leur sang au milieu des pleurs des habitants.

A San-Blas, le vaisseau débarqua les jésuites captifs qui s'y rencontrent avec les Français envoyés pour les remplacer en Californie. Le père Junipero est à la tête de seize religieux, et les convertis ne restent qu'une année privés de secours spirituels. Mais habitués aux robes noires, qu'ils chérissaient tant, les Indiens ne savent accorder une égale confiance aux robes grises. De cette époque date la décadence des missions de la Vieille-Californie.

Les disciples de saint François d'Assise devaient avoir plus de succès près des peuples qui n'avaient pas encore connu de missionnaires. Les progrès de la navigation portaient l'attention sur la Nouvelle-Californie, où la terre produit quatre moissons par an, et où se rencontrent deux rades spacieuses pour les vaisseaux. Les Français, se dirigeant de ce côté, et de 1768 à 1822, ils fondent, le long des côtes, vingt missions, dont les principales sont Saint-François, Monterey et Saint-Diego. Les Pères gouvernaient 75,000 Indiens convertis, et pourvoyant à leur habilement et à leur instruction. Chacune de ces missions possédait jusqu'à cent mille têtes de bétail, chevaux sauvages, buffles ou montons, qui paissaient dans les grasses vallées du San-Joaquin. Les peaux de ces précieux animaux étaient la fortune de la colonie. Chaque année des navires d'Europe venaient débarquer aux ports de Saint-François et de Monterey les étoffes, les étoffes, les quincailleries que les Pères distribuaient à leurs Indiens, donnant en échange les cornes et les peaux que l'on avait recueillies pour ce trafic. Tant que l'Espagne possédait le Mexique, elle eut la sagesse de ne financer rien dans le gouvernement des deux Californies, qu'elle laissa entièrement aux Français. De 1810 à 1821, l'Espagne combattait pour son indépendance et réussit à se séparer de l'Espagne. La Californie seule resta fidèle jusqu'en 1825. Mais à cette époque, le général Echandria arriva à Monterey à la tête d'un corps d'armée. Il visita successivement les missions, rassembla les Indiens et leur annonça qu'ils sont citoyens libres de la grande confédération mexicaine ; il leur fit la déclaration des Droits de l'Homme et les engagea à refuser toute obéissance aux Pères et à prêter serment de fidélité à la république. Sur leur refus, il enleva un grand nombre qu'il fit entre les Indiens le partage des champs et des troupeaux qui appartenaient aux missions. Ce qui suffisait amplement à la communauté, devient bientôt insuffisant pour chacun des membres. A la suite des Mexicains, une nuée de commerçants s'est abattue sur la Californie. Les Indiens, privés de leurs Pères, sont corrompus par les liqueurs fortes. Pour une boîte d'eau-de-vie, ils donnent cent peaux de buffles et font de leurs troupeaux une boucherie stérile, pour la seule satisfaction de leurs grossiers penchants. En 1835, la direction des affaires temporelles de la colonie est enlevée aux Pères et remise aux mains d'officiers du Gouvernement. L'année suivante, les Californiens émancipés profitent des leçons d'Echandria et se déclarent indépendants du Mexique. L'anarchie règne dans ces contrées naguère si tranquilles, et depuis cette époque jusqu'au moment présent, ce ne sont que révolutions et contre-révolutions.

Les citoyens des Etats-Unis ont profité de ces désordres pour s'introduire dans un pays où les appelant la réserve de l'humanité du sol. Les colons américains se sont multipliés dans ces dernières années aux environs de San-Francisco et de Monterey ; ils ont préparé les habitants, las de perturbation, à l'idée de se faire annexer aux Etats-Unis. Aussi le commodore Stockton n'a-t-il pas eu à brûler une amorce quand il s'est présenté avec son escadre pour prendre possession de la Californie. En 1840, Grégoire XVI, voulant remettre quelque ordre dans les missions délaissées, a érigé la Californie en diocèse, et c'est Mgr. Francis Garcia Diego qui en est l'évêque, ayant encore sous ses ordres 60 prêtres franciscains. La religion n'a pas lieu de s'alarmer de voir cette contrée changer de maîtres. La république américaine fait régner partout où elle s'établit l'ordre et la vraie liberté, et l'Eglise n'a jamais craint que la servitude. Contraste providentiel. Les Jésuites se trouvent ramenés par des républicains protestants aux lieux d'où ils furent chassés par le roi catholique. L'armée d'invasion du Mexique a deux jésuites pour guides. Quelle leçon pour les peuples et quel sujet d'orgueil pour les Pères de l'avenir, après six cents ans d'exil, la terre fécondée par leurs ancêtres dans l'apostolat.

## Romée la Papauté, par M. Villemain.

M. Villemain vient de faire paraître une nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, de son ouvrage, publié il y a bien des années, sur la chute du paganisme et les origines de la société chrétienne. Le *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, est une histoire pleine de vie et d'éclat des lettres et des mœurs, à l'une des époques les plus extraordinaires de la société catholique. Nous nous proposons de rendre compte, très-prochainement, de ce beau travail, l'un des plus remarquables qui soient sortis de la plume du célèbre écrivain. Mais, dès aujourd'hui, nous avons besoin de placer sous les yeux de nos lecteurs quelques lignes extraites de l'admirable préface de M. Villemain, et qui lui méritent les sympathies de tous les vrais chrétiens :

"L'événement qui a fait naître l'admiration des peuples civilisés, la grande pensée du Pontife qui est venu bénir et sacrer, non pas un conquérant à Notre-Dame, mais le principe de la liberté moderne dans le monde, et avec elle les Etats fondés sur sa puissance, ce spectacle ne peut laisser personne indifférent. Il écarte le controversé, il rend la violence injuste autant que superflue. Il montre que ce qui est donné de respect à l'autorité religieuse, loin d'être quelque chose à la liberté, lui apporte une sanction de plus."

"Devant cet exemple, qui ne paraît une innovation que parce qu'il est un retour à l'inspiration la plus antique, pouvait-on crain-

dre de rendre combien la primauté spirituelle de Rome avait été, dès l'origine, le secours de tous les opprimés ?

"Rome ne peut redevenir la capitale politique d'un grand Etat, précédemment parce qu'elle doit rester la métropole religieuse du monde. Le jour où le pontificat suprême lui a été donné, il a été entendu qu'elle n'aurait plus ni sénat, ni tribune, ni forum."

"Si depuis quinze siècles, la souveraineté laïque n'a pu demeurer à Rome à côté de la tiare ; si le droit ni la conquête n'ont pu l'y maintenir ; si le pouvoir impérial s'est toujours retiré de force ou de gré à Constantinople, à Milan, à Ravenne, au lieu où le Pape n'était pas, la puissance élective de la législature, cette grande part de la souveraineté moderne, ne saurait non plus s'établir au lieu où le Pape doit régner. Le Souverain-Pontife, qui n'est prince que pour être libre, et pour ne donner à aucun territoire étranger le privilège de sa présence, a aucun pouvoir le droit de le protéger, peut montrer dans le gouvernement temporel de sa grande cité romaine le plus sage des princes. Il peut donner aux provinces de l'Etat toutes les libertés locales, une administration civile. Mais il ne peut pas constituer à Rome une tribune et tout l'appareil du gouvernement représentatif. Il ne doit pas plus être le statut d'une démocratie, que le kalife doublement absolu d'un grand Etat. Si une autre volonté que la sienne pouvait disposer de Rome, Rome ne serait plus un asile inviolable et neutre. Ceux qui soutiennent le plus la condition indéfectible de la chaire apostolique, n'ont jamais prétendu que sa puissance temporelle fût infaillible. Mais il faut qu'elle soit indépendante..."

"Que le goût de l'uniformité constitutionnelle ne fasse pas méconnaître certaines lois de la nature humaine et de l'histoire... Pie IX n'est pas Riezzi et ne doit pas lui faire place. Car Riezzi, même sous une forme plus moderne, ne serait pas aujourd'hui dans Rome plus puissant et moins éphémère qu'un moyen-âge."

"La tribune impérialisable de Rome, celle que l'empereur ne brise pas, qui survit à la force barbare et à la force éclairée qui arrête Attila, et dont la résistance préparait la chute de Napoléon, c'est la chaire pontificale s'adressant à tous du sein de la grandeur ou de la captivité, du Vatican ou de Fontainebleau ! Que sous cet abri s'affaiblissent des libertés publiques... administratives. Mais que jamais le peuple de Rome ne veuille, par l'agitation, asservir son Eglise ; car, s'il triomphait, il perdrait son droit le plus précieux, celui qui a converti et favorisé les progrès heureux de l'Italie. Il tomberait dans cette anarchie exposée à tous les hasards, telle que la vit le commencement du moyen-âge ; on l'essayerait encore cette République de 1793, qui ramènerait pour lui César, ou même sans César une armée étrangère. Rome est un but d'ambition trop grand pour rester hors d'atteinte. S'il n'est sacré ; et il ne peut l'être qu'en la personne du Pontife et sous la défense de ceux qui entourent son pouvoir d'un respect religieux. Rome, si elle n'est la cité du Pape, heureuse et libre par lui, est une capitale sans empire, et comme on le disait du temps d'Alarie, LA TÊTE COUPÉE DE L'ANCIEN MONDE."

Ce remarquable fragment, imprimé dans le *Journal de l'année dernière* peut donner une idée de la hauteur de vue et de la fermeté de style de M. Villemain à l'égard de la papauté dans ce dernier travail. Tout le monde le lira avec admiration, et il profitera à tout le monde.

## Nouvelles de Rome.

Extrait de la correspondance particulière de l'Univers.

Naples, 24 décembre 1849.

"Je ne vous écris aujourd'hui que deux mots, parce que je me rends à Caserte, où le Souverain-Pontife va célébrer le fête de Noël. Il reviendra à Portici après demain."

"Je vous envoie une magnifique Euclype que le Saint-Père vient d'adresser aux Evêques d'Italie."

"Il est très sérieusement question du retour de Pie IX à Rome pour le 15 janvier."

A Rome on fait tous les préparatifs pour le recevoir, et à Portici tous ceux du départ. Le Pape veut absolument revoir son peuple et sa capitale, disant qu'il s'en remet à Dieu pour tout ce qui pourra arriver. Sa volonté à cet égard est annoncée de telle manière qu'il est difficile de croire que cette fois le départ soit encore ajourné. La seule chose qui donne des inquiétudes est le retard qu'éprouve le projet d'emprunt. On croyait cette affaire conclue, elle est loin de l'être, et on ne sait comment fera le Pape pour s'en aller ainsi sans avoir les fonds sur lesquels on comptait et qui lui seraient si nécessaires. Quant à la question de l'armée pontificale, il est évident qu'elle offre trop de difficultés pour être résolue avant longtemps. Attendre qu'elle le fût pour rentrer à Rome, ce serait ajourner le retour indéfiniment."

On écrit de Rome à la même date :

Nous sommes dans la joie : le Saint-Père revient. Les portiers qui par leur position sont le mieux informés en donnent toutes hautement l'assurance. Le frère du Pape, le comte Gabriel, et son neveu Louis sont déjà ici, établis au Quirinal. Ce retour, personne n'en doute, rendra la paix à notre pauvre Rome. L'opinion, depuis quelque temps, s'est singulièrement modifiée. La plupart des hommes connus sous le nom de libéraux modérés, qui voulaient bien le Pape, mais de jouill de sa souveraineté, et qui rêvaient une Constitution comme le beau idéal, commencent à comprendre que cet idéal, pour le moment du moins, n'est pas réalisable. Les excès des révolutionnaires par les étonnent. Ils voient que l'application de leurs propres idées précipiterait Rome dans l'abîme de l'anarchie ; ils reculent."

done, et salueront avec joie le retour du Souverain-Pontife. Ils savent d'ailleurs que l'intention bien arrêtée de Pie IX est de donner les libertés municipales et provinciales les plus larges. Les plans dressés sous la direction du Pape par le cardinal Antonelli sont connus, et tout le monde s'accorde à reconnaître qu'ils sont d'un libéralisme à effrayer même votre République. On raconte qu'un de vos envoyés français, en ayant manifesté son étonnement au Saint-Père, Pie IX aurait répondu : "Ce que la France ne peut pas donner sans danger en fait de libertés municipales et provinciales, je puis le donner à mon peuple, précisément parce qu'il n'a pas et qu'il ne peut pas avoir les mêmes libertés politiques que les Français."

Si les libéraux honnêtes reviennent, le peuple, croyez-le bien, ne restera pas non plus en arrière. Le peuple romain a joué de la République, comme antérieurement les esclaves jouissaient des saturnales, sachant fort bien que cela ne devait pas durer ; il sent que le carnaval révolutionnaire est fini, il trouve même que cette orgie a duré trop longtemps ; il en est épuisé ; il lui faudra le retour de son pape, qui ramène avec lui l'ordre et la tranquillité dont tous ont si grand besoin."

## Nouvelles et Faits Diverss.

RECENSEMENT DE MONTREAL.—Des personnes ont été nommées par le conseil de ville pour faire un recensement de la ville, en vertu d'un Acte de la 10e et 11e vict. ch. 14. Ces personnes ont dû commencer leurs travaux hier. Les citoyens ne sont pas sans connaître qu'il est de la plus grande importance que ce recensement soit correct ; ils doivent savoir aussi qu'il peut être imposé une pénalité contre ceux qui refuseront de donner les statistiques demandées ou qui en donnent d'inexactes ou de fausses.

LA TRANSMISSION DU SIEGE DU GOUVERNEMENT.—Une dépêche de Lord Grey en date du 1er janvier 1850, approuve le Gouverneur d'agir suivant l'opinion des représentants du peuple de cette province, en changeant le siège du gouvernement.

ACCIDENT.—A Ste. Ursule, un jeune homme du nom de Papin a été tué d'un coup de corne qu'il reçut d'un animal qu'il voulait assommer.

ACCIDENT.—Trois jeunes enfants qui patient dimanche dernier sur le Canal De-jardins disparurent tout-à-coup sous les glaces et se noyèrent tous trois. Leurs noms étaient James et David Diglow, et James Rychnan.

PROMOTIONS.—Nous voyons par le dernier numéro de la *Gazette Officielle* que M. Louis-Paschal Comte est nommé Major du 3e Bataillon ; M. Jean Bernard, Lieut. Colonel du 10e Bataillon ; M. E. Soupras et M. Paul Bertrand, Lieutenants Colonels, le premier du 1er Bataillon et le 24 du 3e Bataillon du Comte de Bonchère.

ASSISTANT COMMISSAIRE DES TRAVAUX-PUBLICS.—Il paraît certain que M. Wetenhall, M. P. P. pour Halton, devra être le successeur de M. Cameron. Cette nomination de la *Prova*, "donnera une satisfaction générale à nos amis du Haut-Canada ; les habitants des actives de ce monsieur et sa connaissance des affaires rendra précieuse son entrée au ministère."

M. Wetenhall il avait accompagné l'hon. E. P. Taché, en 1848, dans sa visite sur une partie des Travaux Publics du Haut-Canada.

DINER PUBLIC.—Le nouveau Solliciteur Général J. S. MacDonald, a été invité le 22 ult. à dîner public donné à Williamstown, par une centaine de ses constituants. Il y eut plusieurs discours et des toasts à la Reine, la Famille Royale, le Gouvernement, la presse libérale, etc. La santé du Solliciteur Gén. y fut reçue avec des braves récris, et elle fut répondue par M. MacDonald dans un long discours qui fut interrompu par les applaudissements enthousiastes des convives.

CHENIN DE FER DE TORONTO ET DE HURON.—A une assemblée qui a eu lieu à Toronto, le 25 ult. il a été résolu qu'il serait recommandé à la Corporation de la Cité d'acheter des bons, au montant de £100,000 pour aider à la construction du chemin de fer de Toronto, Simcoe et Huron.

INTEMPERANCE.—Une femme du nom de Bridget Woods, est morte dimanche dernier à Toronto, après avoir bu une pinte de biisson forte. Elle était depuis longtemps adonnée à l'ivrognerie.

CEVRE DU LAC SUPERIEUR.—Le nombre de tonneaux de cuivre exportés des Mines du Lac Supérieur durant l'année 1849 a été de 750. Le prix de chaque tonneau est de \$380, ce qui fait en tout la somme de \$285,000. Les dépenses ont été de \$84,000. Le revenu net a donc été de \$201,000.

INDUSTRIE INDIGENE.—Les habitants de Caltp village du Haut-Canada, ont déjà écrit une somme de £4000, pour établir une Eglise d'Ecoliers d'Indiens. Ce village est, il paraît, environné de pouvoirs d'eau, et pas moins de 100,000 livres de laine ont été apportées des villages voisins à Caltp dans la dernière saison. La plus grande partie a été exportée aux Etats-Unis, mais on a calculé qu'avant la fabrication sur les lieux, cette laine aurait pu être manufacturée et vendue à 30 par cent meilleur marché que celle qui nous vient des Etats-Unis. C'est ce qui a donné naissance au projet dont nous parlons.

LA NOUVELLE ECOSSE ET LE CANADA.—Durant la séance de la chambre d'Assemblée de la Nouvelle-Ecosse, du 21 ult. l'orateur donna communication aux membres de la lettre de l'hon. A. N. Morin, demandant l'assistance de la Nouvelle-Ecosse, afin de former une Bibliothèque à la place du remplacement de celle qui a été détruite la printemps dernier. L'hon. Secrétaire de la Nouvelle-Ecosse dit qu'il eût pu que la législature répondrait à cette appel avec promptitude et libéralité et qu'il espérait même qu'elle se ferait un honneur de faire transporter à ses frais les livres dont elle pourra disposer en faveur du Canada.

BRULEE VIVE.—Dans le Township d'O-naburk, Haut-Canada, une pauvre veuve du nom de Rupert, fut trouvée consumée presque en cendres, dans sa maison, dans la nuit de mercredi dernier. On suppose qu'elle s'était levée pour se chauffer au feu de la cheminée, et que s'étant endormie ou s'étant évanouie, elle sera tombée dans les flammes, et serait perdue sans pouvoir appeler au secours.

LA NOUVELLE LOI DE NAVIGATION.—Parti de Liverpool le 12 janvier, le steamer *Ningara*, est le premier navire qui soit encore arrivé aux Etats-Unis sous le régime des réformes introduites par l'Angleterre dans son système de navigation. Les expéditions du continent n'ont point perdu de temps pour profiter du privilège que leur confère le nouvel acte, et le *Ningara* est arrivé avec une cargaison qui n'avait point encore de précédent. Elle se compose de 1360 caisses ou ballots, dont près de moitié venant de France et d'Allemagne. C'est une brillante inauguration de l'ère que le 1er janvier 1850 ouvre au commerce maritime.

PETITS MYSTERES DE NEW-YORK.—Le rapport que M. Geo. W. Matsell, chef de la police, a adressé au maire de New-York, embrasse qu'une période de six mois (terminant au 1er novembre 1849) et ne renferme, au point de vue statistique, que des renseignements d'un assez faible intérêt. En revanche, M. Matsell entre dans de longs et curieux détails sur la vie de dégradation et de crime que même une partie notable de la population adolescente de la cité impériale.

"J'ai à parler, dit-il, du nombre sans cesse croissant d'enfants errants, oisifs, débauchés au vice, qui infestent nos rues, nos hôtels, nos quais, etc.,—enfants qui grandissent dans l'ignorance et le dérèglement, et qui attendent une vie de misère, de honte et de crime, et au dernier lieu le châtiement des coupables. Leur nombre est presque incalculable, et ceux qui ne peuvent se livrer à une enquête personnelle à cet égard, ne voudront point croire à quel point sont parvenus ces êtres à peine sortis de l'enfance, dans la triste carrière du vice, du désordre, de la prostitution... Chaque année grossit d'une manière effrayante les rangs de ces victimes de l'infamie, source corrompue et empestée qui alimente sans cesse nos maisons de débauche du plus bas étage, le pénitencier et la prison d'Etat."

Unze districts de police fournissent à eux seuls l'effroyable contingent de 2,655 enfants livrés à cette immonde existence : sur ce nombre, les deux tiers sont des petites filles de huit à seize ans. Et pourtant, tout énorme qu'il est, ce chiffre paraît encore à M. Matsell bien loin de la vérité.

Indépendamment de cette première énumération, M. Matsell compte 2,383 enfants qui ne fréquentent aucune école : la dissipation et la vice de vent encore trouver la ou continuent inconnus. Aussi le chef de la police demande-t-il énergiquement des mesures qui contraindraient ces existences perdues à rentrer dans le sentier de l'instruction publique et du travail. Rien à ses yeux n'appelle avec plus d'urgence un remède efficace ; et mille plaintes en effet ne sauraient exciter une plus vive sollicitude que celle qui menace de gangrèner, dans les sources vitales de la jeunesse, la première ville des Etats-Unis.

ERRATUM.—Dans notre N° du 1er février, page 1er, 2e colonne, 2e alinéa,—au lieu de : "Une fille âgée de quatorze ans, lisez : Une fille âgée de quatre ans."

## MARIAGES.

A Terrebonne, le 15 du mois dernier, par Messire A. Theberge, curé du lieu, B. Leclerc La-paga, cer. N° P. et greffier de la cour de circuit à Belle Mary Ann Jones.

A Sorel, lundi, le 28, par Messire Dequois, Vicaire, M. Leandre St. Germain, de Berthier, à Belle Elmine Dupré.

A la Pointe-aux-Trembles, (Québec), le 29 ult., par M. Fabbé L. H. Dostie, vicaire des Trois-Rivières, M. Joseph Angers, ci-devant de Québec, à Belle Marie-Anne, 3e. fille de M. Jacob Larue.

## DECES.

Au couvent des dames Ursulines des Trois-Rivières, le 21 janvier dernier, à l'âge de 28 ans, après une maladie de 10 mois, soufflée avec une résignation vraiment héroïque, est décédée Edwige Vinet dite Soulligny (en religion Sœur Ste Louise) fille de feu M. Antoine Vinet dit Soulligny, en son vivant cultivateur de la paroisse de la Longue-Pointe, district de Montreal. Elle laisse pour deplorer sa perte une mère, trois frères et quatre sœurs inséparables et un grand cercle de parents et d'amis. L'humanité et la douceur de son caractère, ses talents et le zèle avec lequel elle accomplissait la belle et noble mission à laquelle elle s'était dévouée, seront pour toujours de bien doux souvenirs pour les personnes qui eurent l'avantage de la connaître. — *Communiqué.*

En cette ville, le 18 ultimo, Caroline-Panny, enfant de M. Wane Benjamin.

Au Pied du Courant, le 31, Marie-Louise-Engelnie, enfant de M. Isaac Bourdon, âgée de 7 mois.

A la Rivière des Prairies, le 25, M. Thomas John Watts, âgé de 25 ans.

A Maskinongé, le 28 ult., après une longue maladie, M. Alfred Roy, tailleur, à l'âge de 29 ans. Ce jeune homme sut, par son affabilité, s'attirer l'estime d'un grand cercle d'amis ; il laisse pour deplorer sa perte, une épouse inconsolable et un fils en bas âge.

A la Rivière du Loup, Jeudi matin le 28, d'apoplexie, à l'âge de 42 ans et quatre mois, Léger Lambert, écriv. marchand de la Rivière du Loup.

Au Manoir de Nicolet, le 29 janvier, dans sa 76e année, Kenelm Contor Chandler, Ecr., seigneur de Nicolet et lieutenant colonel commandant la 1ère division de la milice du comté.

A Albany, le 24, Dame Ellen Wason, épouse de M. P. H. Wyse, âgée de 23 ans.